

II.

Comme le mont Etna, quand son enfer l'embrase,
De Brest à Saint-Tropez, d'Hendaye à Wissembourg,
L'antique sol gaulois frissonnait sur sa base,
Le vent d'est apportait au loin comme un bruit sourd
De remparts qu'on pétrit, de villes qu'on écrase ;
La brise avait des sons de clairon, de tambour.

De ses beaux régiments la France hier si jalouse
Ne possédait plus rien : on voyait patauger,
Dans les chemins bourbeux, les mobiles en blouse,
Armés de vieux fusils qu'ils ne savaient charger,
Grelottant, mais marchant comme en quatre-vingt douze :
On avait proclamé la Patrie en danger.

" Que fait Metz ? " se disait le pauvre diable en route,
Regardant de travers l'officier de vingt ans,
Qu'il avait bien fallu choisir coûte que coûte.
" Là, sont les vrais soldats et quelques vieux sergents,
" Oteraient à nos cœurs cet effroyable doute
" Qu'on éprouve en voyant ces visages d'enfants ! "

Songeant au fils absent, la nuit, la pauvre femme
Demande : " Que fait Metz ? " et se jette vers Dieu.
" Que fait Metz ? " dit Strasbourg, se tordant dans sa flamme.
Paris crie : " A moi Metz ! " en commençant son feu.
Dans les villes qu'on brûle et celles qu'on affame,
" Metz ! est le cri suprême et le suprême vœu !

" Que fait Metz ? " Un beau jour doucement se faufile
Un de ces bruits venus... sait-on de quelle part ?
" Metz a capitulé ! " dit-on dans la grand'ville
De tous côtés, ce mot, comme les obus, part.
Et le bruit du tocsin de la guerre civile
Se mêle aux rauques voix des canons du rempart.

C'était bien vrai ! Paris, sous ce coup de massue,
Courba son noble front pour cacher ses rougeurs,
Et, pendant un instant, une foule éperdue...
— Cette foule souvent aveugle en ses fureurs —
Voulut voiler de noir ta vaillante statue,
Quand à côté Strasbourg se cachait sous ses fleurs.

III.

Ah ! ce que faisait Metz ? Dites donc, émissaires,
Epiques vagabonds et va-nu-pieds hardis,
O forceurs de blocus, vous que la loi des guerres,
Faute d'un uniforme, assimile aux bandits,
Parlez, tout ahuris d'avoir vu, pauvres hères,
Vos noms hier inconnus, surgir aussi grandis.

Parlez de cette armée à la mort toujours prête,
Dans ses chefs éprouvés ayant gardé la foi !
Les jours de feu, pour elle, étaient des jours de fête !
L'ennemi la voyait remuer plein d'effroi ;
Foudroyante à l'attaque et longue à la retraite,
Obéissant toujours sans demander pourquoi.

Comme un dogue fidèle à son maître s'attache,
Elle était attachée au passé glorieux,
C'était là qu'on trouvait les numéros sans tache
Et cependant parfois, on pouvait voir les vieux,
En fronçant les sourcils, se mordre la moustache
Lorsque l'on regagnait les campements boueux.

Le matin, on prenait la hauteur meurtrière...
La retraite sonnait... et l'on voyait souvent
Un seul boulet coucher la file tout entière,
Comme des épis mûrs sous les baisers du vent ;
C'était pour replier les troupes en arrière
Qu'on daignait quelquefois les lancer en avant !

Mais jamais l'ennemi ne l'a vue abaissée,
Cette intrépide armée ! Elle a su bien tenir
Tes armes, ô Patrie ! Hélas ! un jour, lassée,
Sans cartouches, sans pain, il a fallu finir...
L'allemand est venu, puis il l'a ramassée :
On ne la vainquit pas... on la laissa mourir !

Et pendant ce temps-là par-dessus les murailles,
Ensemble étaient passés le typhus et le faim.
Mais l'affamé criait silence à ses entrailles,
Pensant manger la poudre à la place du pain ;
Et, quant au moribond, il rêvait de batailles
Et s'occupait de tout... excepté de sa fin !

Les femmes à l'amour semblaient s'être arrachées :
Devant leurs enfants morts, elles ne pleuraient pas ;
Hâves, œil allumé, mamelles desséchées,
Tendant l'oreille au bruit d'illusoires combats
Et prêtes à leur tour... Il les avait trichées,
Comme il avait triché ses valeureux soldats !

On prit la ville aussi... Ça des preneurs de villes !
Puis on prit les canons ; puis on prit les drapeaux ;
Puis on prit les soldats, qu'en innombrables files,
On emmena là-bas, comme de vils troupeaux :
On prit... Mais après tout, ceux-là sont les habiles
Qui ramassent le plus tout en gardant leur peaux !

IV.

Et vous qui frémissiez aux nefs des cathédrales,
Drapeaux de mon pays, drapeaux aux trois couleurs,
Brûlés par les boulets et troués par les balles,
Riez et répétez sans cesse aux visiteurs
Que vous avez été conquis au fond des malles
Par d'immortels héros, commissaires-priseurs !

Racontez-leur le sort de tous les téméraires
Qui levèrent sur vous leurs sabres insolents,
Vous toucher !... C'est lâcher le torrent des colères,
Car même les conscrits en devenaient tout blancs
Comme si, devant eux, on touchait à leurs mères !
Dites comment on prit l'étendard des uhlands.

En attendant le jour des justices tardives,
Metz tu peux redresser ton front pur et serein,
Et moi qui te salue au milieu des captives,
J'aurais voulu, cité du vieux pays lorrain,
Endormir un instant tes tortures si vives
En célébrant ton nom dans un clairon d'airain !

Mais voici tes vengeurs, les repreneurs de ville !
Nous les formons pour toi, ces enfants des chassés :
Quand l'heure sonnera des épreuves viriles,
Nous te les mènerons et si ce n'est assez...
Si nos bras, pour la lutte, alors sont trop débiles,
Qu'ils prennent nos vieux corps pour combler les fossés.

EDOUARD SIEBECKER.

Le collier bleu de Mariette.

Mariette était une jolie petite fille de huit ans, rose, fraîche, gazouillant tout le jour, en dehors des heures d'école et du temps où son petit frère Toto dormait dans son berceau.

Car Mariette allait à l'école ; oui, depuis six mois. Le jour de son entrée avait été un jour remarquable. A neuf heures du matin, Mariette s'était rendue avec son A. B. C. dans un sac, et son ardoise sous le bras. A midi, lorsqu'elle était revenue à la maison, elle avait avalé à la hâte quelques bouchées de son dîner, et avait voulu retourner de suite. Sa maman lui ayant fait observer que la classe ne commençait qu'à une heure, Mariette avait fait un vilain moue et pesté un peu, tout bas, contre les mamans qui empêchent les petites filles de faire à leur guise.

Mariette avait bien tort, n'est-ce pas ? Aussi, par la suite, elle a beaucoup regretté sa faute ; d'autant plus que ce grand zèle s'est bientôt refroidi. Mariette a compris, par expérience, qu'une heure de repos, entre la tâche de la matinée et celle de l'après-midi, ne paraît pas trop longue, lorsqu'on a bien travaillé.